Aphrodite naissant de la coquille

Autor(en): **Chamay, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **38 (1990)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-728371

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Aphrodite naissant de la coquille

Par Jacques CHAMAY

« Kypris (Aphrodite) vit dans les airs comme elle est au fond de la mer, tout est né d'elle » (Euripide, *Hippolyte*, v. 447 sq.).

On a coutume de parler de vases bilingues à propos de certaines œuvres attiques du peintre d'Andokidès. Pour ma part, je suis tenté d'appliquer le terme à un vase grec d'Italie méridionale, vase conservé à Genève[1]. Le terme de bilingue correspond particulièrement dans ce cas car, si là aussi deux techniques différentes sont employées conjointement, un seul sujet est traité : la naissance d'Aphrodite.

La face principale du vase, une petite péliké trapue, porte une composition en ronde-bosse appliquée sur la panse par collage. Une coquille Saint-Jacques (pecten), placée verticalement, forme une sorte d'écran au-dessus duquel une jeune femme s'avance à mi-corps, en levant ses bras écartés comme dans les scènes d'*anodos*[2]. Ce faisant, elle soutient une draperie dont les extrémités rabattues cachent ses mains. Le lourd tissu, qui décrit un demi-cercle, passe sur le bas-ventre de la femme en laissant son buste à découvert.

Aphrodite, car c'est d'elle qu'il s'agit évidemment, ne se sert pas de la coquille comme d'une embarcation[3] ; la déesse est censée s'extraire du mollusque ayant servi de matrice[4]. La nouvelle-née se présente non sous la forme d'un enfant, mais d'une adulte dans la plénitude de sa beauté. Ses seins pointent, sa tête offre des traits pleins de finesse, sa chevelure en chignon se trouve retenue par un imposant diadème et d'autres bijoux ornent ses oreilles et son cou. Ces diverses parures sont propres à la déesse car elles comportent de minuscules coquilles en guise d'emblèmes[5]. L'ensemble de la composition évoque irrésistiblement une figure de proue, qui paraît jaillir à travers la paroi du vase, comme si celui-ci éclatait pour lui livrer passage. D'ailleurs, la ronde-bosse est si pesante que le moindre mouvement fait chuter le récipient du côté où elle se trouve. Evidemment, un tel vase ne peut avoir eu d'usage pratique.

Le visage de la déesse, probablement aussi sa poitrine, ont été faits au moule, mais les bras boudinés et trop étirés ainsi que la draperie aux plis irréguliers sont simplement modelés à la main. Les bijoux ont été obtenus par pastillage, sauf les perles du collier à deux rangs faites de gouttes de barbotine. Quant à la coquille, son aspect réaliste s'explique par le recours à un vrai mollusque qui a servi au moulage.

Tout est rehaussé de vives couleurs. La chevelure blonde, les bijoux dorés, et le voile violacé décoré d'étoiles claires contrastent avec la blancheur plâtreuse de la peau nue. Les sourcils, les yeux et la bouche donnent l'impression qu'ils sont maquillés. Les mamelons sont rouges. La coquille est peinte au naturel.

L'ensemble étonne. Cette excroissance, presque monstrueuse, amène sur nos lèvres les mots méprisants de pâtisserie, rococo, kitsch. Mais, simultanément, nous sommes séduits par une telle expression de vitalité. Le miracle de la naissance d'Aphrodite n'est plus une image, mais la réalité même, dans laquelle nous sommes invités à pénétrer.

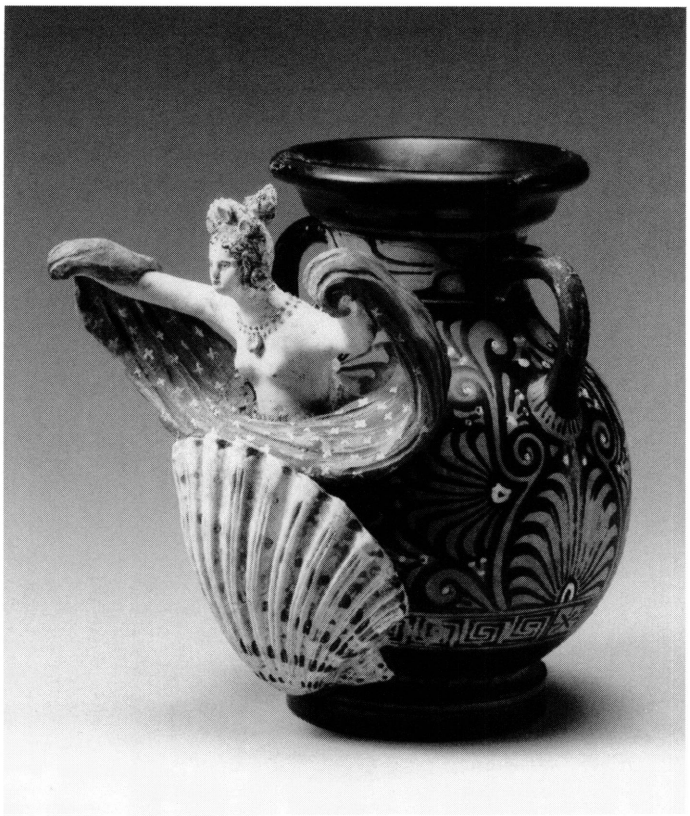
Au revers du vase, on retrouve la normalité. La panse s'orne d'une composition en deux dimensions, une simple peinture à figures rouges. Comme je l'ai dit, le sujet est le même que sur l'autre face. Mais le peintre nous fait assister à un autre moment de la naissance, celui qui suit immédiatement l'ouverture du coquillage. Aphrodite, complètement dégagée du bivalve denticulé, prend son envol, guidée par Eros ailé. On revoit le voile, qui, dans ce cas, change de signification : il ne sert plus à dissimuler le secret de la parturition[6], mais, déployé dans le dos de la déesse, suggère, avec les étoiles qui le parsèment, la voûte céleste et indique la nature astrale[7] de la déesse. Aphrodite n'est plus seule à soutenir la draperie, Eros[8] prête main-forte, signe de son dévouement filial.

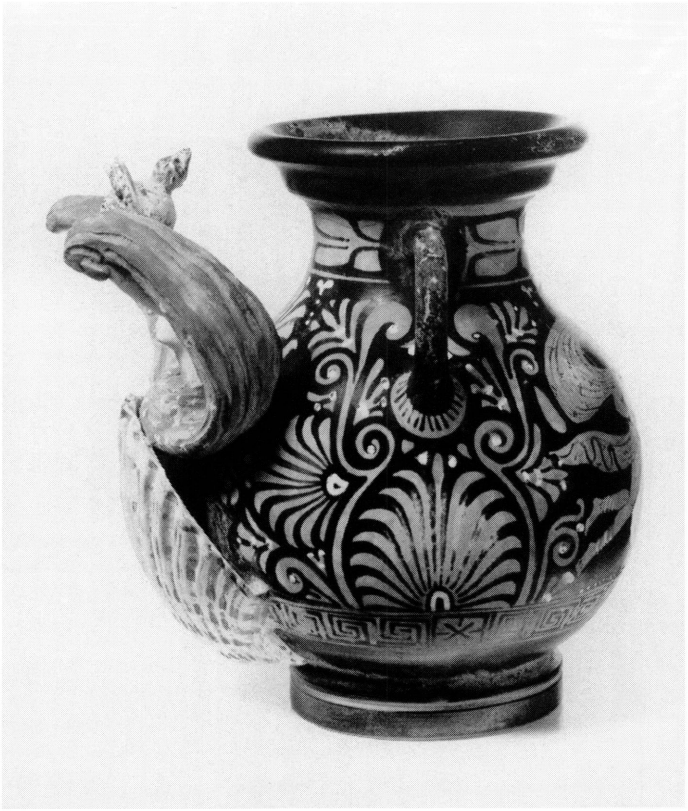
Aphrodite ressemble en tous points à son image précédente : elle est nue, parée de bijoux, coiffée avec soin. Elle s'en va rejoindre les autres divinités olympiennes et l'on croit sentir de l'allégresse dans cet étroit tableau qui a du mal à contenir le lyrisme du peintre.

Malgré l'intérêt iconographique et esthétique de cette peinture, c'est certainement l'autre face du vase qui est la principale. L'emplacement du décor plastique a été prévu dès l'origine (il n'y a pas de peinture en-dessous). Le « vernis » a été mis après la pose sur toute la surface

1. Péliké apulienne. Genève, Musée d'art et d'histoire 27800.

2. Péliké apulienne. Peinture du revers.





accessible au pinceau. Cet espace est occupé par des rinceaux, car, sur cette face du vase, le motif floral des anses se déploye davantage. Le peintre et le coroplathe sont-ils la même personne ? On est tenté de le croire, quand l'on songe que les diverses opérations — mise en place de l'applique et raccords — devaient s'enchaîner rapidement pour profiter de l'humidité de l'argile.

Si l'on considère la forme du récipient et le style de la peinture du revers, on n'hésite pas à reconnaître dans cette œuvre un produit de l'art d'Apulie. Mais, parmi les milliers de vases à figures rouges issus de cette région, aucun ne présente un décor plastique de cette ampleur. Comment expliquer cette originalité, si l'on admet que la surcharge décorative ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du « bon goût » grec ? J'incline à penser que l'artiste a honoré la commande d'un client à demi barbare. Nous savons, en effet, que la céramique indigène (daunienne[9], messapienne et peucète) se pare souvent d'ornements plastiques et il est compréhensible que le commanditaire ait souhaité un vase grec dans ce genre même si celui-ci illustrait un sujet étranger à sa culture. Ce serait une nouvelle preuve de la faculté d'adaptation des Grecs aux coutumes locales. D'ailleurs, le sujet du décor — la naissance d'Aphrodite — paraît revêtu d'une signification en relation avec une caractéristique des vases italiotes, soit leur destination funéraire. Aphrodite représente le défunt — plus probablement la défunte qui va naître à une vie nouvelle. La coquille évoque en même temps le voyage maritime qui conduit dans l'au-delà[10]. En tant que symbole de résurrection, la conque passera dans le répertoire des sculpteurs romains, qui en orneront les sarcophages (buste du défunt dans une coquille).

Je ne connais pas d'autres représentations d'Aphrodite dans la coquille parmi les vases à figures rouges italiotes. La peinture attique n'en offre qu'une seule, une péliké conservée à Salonique et datant de 370/360 avant J.-C.[11]. Le sujet n'est répandu qu'à l'époque hellénistique, dans le domaine des vases plastiques[12] et des figurines. Cette constatation tend à prouver que le thème de la naissance dans la coquille est né chez les coroplathes, inspirés par la forme éminemment décorative et enveloppante de la coquille[13]. La genèse de cette invention, je la reconnais dans de petits flacons de toilette du genre de celui que conserve le Musée d'art et d'histoire[14] : provenant de Sélinonte (Sicile), il a la forme d'un bivalve fermé d'où paraît sortir une petite tête féminine formant goulot ; datant de 500 avant J.-C., il est issu d'un atelier rhodien ou corinthien, voire local. Si l'hypothèse est juste, ce ne serait pas la seule fois où les arts dits mineurs seraient à l'origine d'une nouvelle tradition iconographique.

Je l'ai déjà dit : le vase de Genève est unique. Certes, on pourrait citer une œnochoé inédite conservée dans la collection Moonen [15], avec une tête féminine en guise d'applique, celle-ci entourée de personnages à figures rouges, mais, même si cette œuvre procède de la même idée, elle ne peut se comparer à la nôtre. Dès lors, où placer exactement celle-ci ? Le professeur Trendall, que j'ai consulté[16], hésite encore, mais il est d'ores et déjà tenté de situer l'œuvre dans le cercle du *peintre de Darius* et de celui *des Enfers*, soit, pour la date, dans le troisième quart du IVe siècle avant J.-C. Une longue recherche reste à mener qui conduira probablement à un artiste qu'on connaît déjà mais dont on n'a pas jusqu'ici soupçonné l'importance. Il faudra aussi reconsidérer nos idées sur les ateliers de céramique. Comment comprendre les appliques décorant les volutes des cratères ? Qui les a faites ? Les coroplathes travaillaient-ils dans les officines de potiers ? Autre question : connaissant l'œnochoé de Genève, où devons-nous chercher l'origine des vases dits de Canosa, avec leur décor plastique exhubérant et (à nos yeux) dérangeant ?

Je suis convaincu que le vase de Genève va relancer l'étude des vases italiotes. En dehors de la voie royale ouverte par le génial Trendall, il reste encore bien des chemins à explorer...

3a. Péliké apulienne. Vue de trois-quarts.
3b. Péliké apulienne. Profil.
3c. Aryballe de Sélinonte. Genève, Musée d'art et d'histoire HR 31.
3d. Œnochoé. Emblem (Belgique), coll. J. Moonen.

[1] Musée d'art et d'histoire inv. 27800. Provenance inconnue (pièce acquise sur le marché londonien). Le récipient est intact. L'applique a été brisée, mais sans se détacher complètement du vase. Les recollages sont masqués par des repeints.

[2] Cf. A. DELIVORRIAS et autres auteurs dans: *Lexicon Iconographicum Mythologiæ Classicæ (LIMC)*, vol. II (1984), art. *«Aphrodite»*, pp. 113-114, pl. 115-116 et 118.

[3] Aphrodite est parfois représentée naviguant sur une coquille, allusion à son voyage à Cythère. Dans certaines représentations, la déesse se sert même de son manteau comme d'une voile de navire. Cf. *LIMC (op. cit.)*, p. 116, n°s 1186-1188 et pl. 119; C. BÉRARD, *Modes de formation et modes de lecture des images divines: Aphrodite et Isis à la voile*, dans: *Actes du colloque sur les problèmes de l'image dans le monde méditerranéen classique, Château de Lourmarin en Provence 2-3 septembre 1982*, 1985, pp. 163-171, pl. 1.

[4] La naissance dans le coquillage est absente de la tradition littéraire. Cf. *LIMC (op. cit.)*, p. 103.

[5] Le diadème porte trois coquilles, séparées par des palmettes peintes. Le bord du diadème est denticulé, comme le bord de la grande coquille dans la scène au revers du vase.

[6] Tel me semble être l'usage du voile qu'on voit sur la face principale du Trône Ludovisi, la plus célèbre (bien que contestée) représentation de la naissance d'Aphrodite. Rome, Musée national 8570: *LIMC (op. cit.)*, p. 114, n° 1170, pl. 117. Le voile est tenu par deux figures féminines, probablement les Heures. 470/460 avant J.-C.

[7] Sur cette nature, cf. L. SÉCHAN et P. LÉVÊQUE, *Les grandes divinités de la Grèce*, 1966, p. 371. Autre exemple de voile flottant au-dessus d'Aphrodite dans le coquillage: mosaïque romaine de Chahba-Philippopolis en Syrie. Cf. J. BALTY, *Mosaïques antiques de Syrie*, 1977, pp. 16-17.

[8] Les vases plastiques montrent parfois deux Eros occupés à tenir le voile. Cf. *LIMC (op. cit.)*, p. 103, n° 1011, pl. 98.

[9] Cf. E. DE JULIIS, *La ceramica geometrica della Daunia*, p. 56 sq. (subgéométrique III, 400/300 avant J.-C.): voir, par exemple, une tasse avec filtre et entonnoir, anse figurée et anse à corne: Bari, Musée archéologique. Cf. R. BIANCHI-BANDINELLI et A. GIULIANO, *Les Etrusques et l'Italie avant Rome*, 1973, p. 92, fig. 100.

[10] Cf. W. DEONNA, *Aphrodite à la coquille*, dans: *Revue archéologique*, 16, 1917, pp. 392-416.

[11] Musée archéologique 685: *LIMC (op. cit.)*, p. 116, n° 1183, pl. 118. Aphrodite semble se tenir debout derrière la coquille dressée. La déesse soulève d'une main un pan de son vêtement.

[12] M. TRUMPF-LYRITZAKI, *Griechische Figurenvasen*, 1969; *LIMC (op. cit.)*, p. 103 (bibliographie antérieure).

[13] Cf. *LIMC (op. cit.)*, p. 103.

[14] Aryballe HR 31: J. CHAMAY et J.L. MAIER, *Céramiques corinthiennes, Hellas et Roma* 3, 1984, p. 184.

[15] Trendall me signale encore deux pièces du même genre, un canthare avec une tête d'Amazone en relief (marché de New York) et une œnochoé dans une collection privée de Stanford en Californie avec une tête de femme. J'ajoute une sorte de skyphos avec en applique un col de cygne prolongé par les ailes du volatile sur les flancs du vase (marché de Bruxelles).

[16] Lettres du 11 janvier et du 21 juin 1990.

Ma reconnaissance va au professeur A.D. Trendall pour ses nombreux renseignements et à monsieur J. Moonen qui m'a accordé libéralement la publication de son vase remarquable.

Crédit photographique :

Musée d'art et d'histoire, Yves Siza, Genève, fig. 3c
Musée d'art et d'histoire, Jean-Marc Yersin, Genève, fig. 1, 2, 3a, 3b
Collection J. Moonen, photo remise par le propriétaire, fig. 3d